

Souvenirs du baron de Frénilly

Foin des travaux utiles, revenons aux sujets futiles, tellement plus intéressants, comme l'histoire et la littérature. Car c'est de ces deux disciplines que relève, comme tous les mémoires, le livre du cher baron, qui eut la chance de bien naître au temps heureux – pour les privilégiés – de l'Ancien Régime, de traverser indemne la Révolution, le talent de réaliser le programme de vie qu'il s'était tracé, et le bonheur de compter parmi ses serviteurs le garde-chasse Lefort, ce qui m'a valu l'honneur de rencontrer ce petit seigneur suractif (on l'a surnommé Frétilly), piètre versificateur mais excellent prosateur, satisfait de lui-même et témoin fort intéressant de son temps.

Il est né coiffé, dans une famille plus qu'aisée, cultivée et aimante. À l'en croire, sa culture, qui est réelle, ne doit pas grand-chose à ses précepteurs, et surtout à son père, sa propre curiosité intellectuelle et sa passion d'apprendre. Il hérite de la charge fort lucrative de receveur général de l'apanage du comte d'Artois, frère du roi et futur Charles X (les riches provinces de Poitou et d'Angoumois) que la Révolution ne lui laissera pas le temps d'exercer, avec l'espérance du bel héritage de son oncle de Saint-Waast qui lui apporterait une belle charge d'administrateur des domaines (elle lui échappera pour la même raison) et ne lui laissera à sa mort, en 1790, qu'une fortune supplémentaire de trois millions de livres que sa prodigalité et les assignats feront fondre. À quelques mois de la Révolution qu'il n'a pas vue venir, c'est un jeune aristocrate, convaincu de son charme et de ses talents, et pourtant d'une timidité paralysante dans le monde qu'il aime fréquenter. Il adore les beaux équipages, le luxe auquel il est habitué au point de ne pouvoir quitter Paris pour Loches où il va

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

préparer les quartiers de sa mère et de sa sœur fuyant l'émeute, rejeté de barrière en barrière en application d'un décret révolutionnaire qui interdit sortir des métaux précieux, alors qu'il a jugé indispensable de prendre un nécessaire de toilette en argent dont il ne se séparait jamais. Fort appauvri par la Révolution qu'il a traversée sans encombre, bien qu'il ait pris les armes pour le roi aux Tuileries dans la nuit du 10 août 1792, ce qui montre qu'il n'était pas un très gros poisson, il cherche femme et finit par épouser sur présentation de son notaire une jeune fille qu'il trouve laide mais qui a des terres près de Paris. Devenu seigneur de Bourneville dont il exagère la magnificence et la valeur, il relève avec talent un domaine grevé de dettes et en triste état que les cosaques occuperont en 1814 : mais à ses yeux, ce sont les libérateurs de la France soumise à la tyrannie de Napoléon, et il apprécie beaucoup ces « *grands enfants* » qu'il héberge avec un officier russe à Paris, dans son cher Faubourg Saint-Germain. Il se complaît dans son rôle de propriétaire terrien, administrant son personnel avec bonté (« *je lui verse encore une petite pension* ») et justice (« *la bourse dans une main et la foudre dans l'autre* »). Mais après les Cent-Jours, dévoré d'ambition, il sollicite le poste de ministre de l'Instruction publique « *pour défendre le Trône et l'Église* », à la grande surprise de son collègue Salaberry qui assure, à ce propos, qu'il avait « *sur la tête une huppe [...] je ne croyais pas qu'il l'avait dans l'esprit et de la même dimension.* » Et si cet ultra n'a rien compris aux bouleversements intervenus dans la société française, il a su d'instinct comment retrouver ses privilèges : « *Je devais être député, conseiller d'État et pair de France. J'ai été tout cela.* »

On ne peut s'empêcher de comparer notre mémorialiste à Chateaubriand, qu'il a plusieurs fois croisé – ils ont même collaboré à un journal éphémère, *Le Conservateur* – et détesté. Le

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

portrait qu'il en brosse : « *Chateaubriand, tantôt bon enfant, tantôt grand homme, naïf, gai, riant et s'amusant à des riens, puis "gonflé, bourré, hérissé d'un orgueil insatiable"* » résume ses sentiments, et témoigne du choc de deux vanités. Car le riche descendant de financiers et de gens de robes, de noblesse récente et qui devra son titre de baron, tardivement, à Charles X, n'en a pas moins que l'héritier d'une antique lignée appauvrie au fil des siècles, comme toute la vieille noblesse d'épée, par le développement économique autant que par la politique des rois prenant appui sur la bourgeoisie pour mieux tenir en respect une aristocratie hautaine et querelleuse et la dilapidation d'héritiers prodigues, compensée parfois par les exploits des corsaires et la traite des nègres qui fit la fortune de quinze ports français, dont Nantes, La Rochelle, Bordeaux, Le Havre et Saint-Malo, où 80 000 esclaves ont transité, honnête commerce par lequel le père de l'auteur du *Génie du christianisme* rétablit la fortune familiale. La Révolution les a rapprochés : Chateaubriand, qui a émigré, en a souffert autant que Frénilly, qui est resté. Mais le premier est conscient du tournant irréversible qu'a pris l'Histoire, c'est un libéral dont les dernières pages des *Mémoires d'Outre-tombe* témoignent de l'extrême clairvoyance, à laquelle s'oppose l'extrême aveuglement du petit baron ultra-royaliste : cela suffit à justifier la haine du second qui, n'ayant pourtant pas émigré, « *n'a rien oublié ni rien appris* » au retour des Bourbons. S'y ajoutent la carrière politique plus brillante du grand seigneur, qui ne fut pas « *la cinquième roue du carrosse* » qu'il prétend, et surtout le succès littéraire mérité d'un de nos plus grands prosateurs, enfin la rivalité de deux versificateurs fort médiocres, Frénilly trouvant pitoyable que Chateaubriand ait osé publier ses vers, alors qu'il en a fait autant à plusieurs reprises. Rien n'illustre mieux cette compétition que leurs portraits en penseurs romantiques inspirés, Frénilly prenant la même pose que

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Chateaubriand – c'était la mode – que sa figure poupinie et assez quelconque rend assez comique.

Pourtant, les souvenirs de Frénilly méritent un plus large public que celui des spécialistes de l'histoire de son époque, et partant, ses écrits ont droit à plus de respect. Non qu'ils n'offrent souvent des longueurs, même après les coupes difficiles à évaluer qu'y a pratiquées Chuquet. Ce n'est sans doute pas que le baron discerne mal ce qui est important de ce qui ne l'est pas, mais il ne prétend pas faire œuvre d'historien, écrit à temps perdu, sans s'appuyer sur d'autres archives que ce qu'il a conservé de sa correspondance privée, et vise seulement à meubler ses loisirs en se remémorant une vie d'autant plus heureuse qu'il voue spontanément une grande admiration à sa propre personne. Mais on ne perd jamais son temps à s'accrocher à la liste parfois fastidieuse de ses (belles) relations : on en est même souvent récompensé par un trait de méchanceté digne de Saint-Simon. Vient-il d'accumuler deux portraits élogieux ? « *Après ces deux femmes, je voudrais trouver quelque laidéron sotté et acariâtre pour varier et faire ombre au tableau* » et d'un ami qu'il tient en grande estime et affection, il note pourtant : « *Il n'avait ni tournure, ni grâce, ni manières du grand monde, ni même ce qu'on appelle de l'esprit* ». Mais ce n'est rien à côté de ce qu'il réserve à ses ennemis, les révolutionnaires d'abord : Pétion, maire de Paris, « *était un grand homme blond, d'une beauté fade et d'un air doucereux, lâche et fourbe [...]* Ce qui nous rendait les meneurs d'alors plus particulièrement odieux, c'est qu'aucun, sans exception, n'était ni un Marius ni un Cromwell ; tous étaient des cuistres et des pleutres, gens de néant ». La Fayette, « *ridicule et burlesque* », c'est « *Gilles-César* », Talleyrand est « *immuable dans cette longue carrière où il est entré infâme et dont il sortira de même* ». Ce n'est pas que Louis XVI trouve grâce à ses yeux : « *bon homme, bon mari, pieux, chaste, vertueux, juste, humain, mais sans*

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

esprit, sans caractère, sans volonté, sans expérience, masse inerte et mal taillée, gros, se dandinant d'un pied sur l'autre, brusque, grossier, de ton commun et de manières triviales ». Ah ! Que n'avait-il la clairvoyance et la hardiesse de Frénilly qui aurait à sa place si aisément retourné la situation ! Louis XVIII, pour n'avoir pas appelé aux affaires un homme de son mérite, est de ces rois qui « *ont besoin de courtisans [...] moins ils sont grands, plus il faut qu'ils descendent pour en trouver.* » Enfin, cet ultra qui s'imaginait que la Restauration serait le retour à l'Ancien Régime trouvera un roi selon son cœur en la personne de Charles X et, lui qui traversa la Révolution sans songer à émigrer, poussera la fidélité jusqu'à le suivre dans son exil et y mourir, renonçant pour lui à une carrière politique dont il a longtemps rêvé et qui lui restait ouverte par le nouveau régime.

C'est dans l'édition la plus récente, offerte par mon ami Jacques, descendant de l'illustre garde-chasse, que j'ai lu les *Mémoires du baron de Frénilly - 1768-1828 - souvenirs d'un ultraroyaliste* publié par Frédéric d'Agay (*L'Histoire en mémoires*, Paris : Perrin, 1987). L'*Introduction* et les *notes* sont bien faites, le seul défaut étant que l'éditeur a pratiqué des coupures à des endroits fort mal choisis, si l'on en juge par deux exemples que m'a signalés le donateur : un épisode de jeunesse, autour de son singulier précepteur, M. Bréjole, et deux belles pages à propos des loups, qui montre que ces gentilles bêtes réintroduites à grands frais dans nos campagnes par des citadins ignares peuvent être de redoutables prédateurs et s'attaquer à l'homme. Cette édition n'est d'ailleurs que la copie tronquée des *Souvenirs du Baron de Frénilly, pair de France, 1768-1828* - publiés par l'historien Arthur Chuquet chez Plon, Nourrit et Cie en 1908 et réédité en 1909. Or cet auteur signale lui-même dans son introduction qu'il a « *supprimé des longueurs, des répétitions, et particulièrement abrégé les passages qui*

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

concernaient les affaires domestiques de Frénilly et l'exploitation de ses domaines ; nous avons laissé de côté quelques mots qui blesseraient des familles encore existantes ». Soixante ans après la mort de l'auteur, ses héritiers, qui ont confié le manuscrit à A. Chuquet, ont donc exercé une censure qui s'est ajoutée à celle de l'éditeur.

Frénilly ne fut ni le politique profond, ni le poète, ni même le chanteur et le danseur qu'il s'imagina : l'un de ses amis affirme qu'il chantait faux et ne gardait pas la mesure. Mais c'est un excellent prosateur¹ et un mémorialiste de premier plan, le seul à apporter autant de précisions sur la vie quotidienne dans la période couverte par ses *Souvenirs*, de 1770 environ à 1827. Le texte complet de ce livre reste à établir, et il est étonnant qu'aucun doctorant n'ait songé à s'en emparer.

Mardi 8 août 2017

1 Il se gratifie lui-même « *d'un style franc, rapide, mordant et coloré* » : on n'est jamais si bien servi que par soi-même.